

l'autre côté, la poignée des « capitalistes actifs », toujours d'après l'étymologie vandereldienne, détenteurs des leviers de commande de l'économie, des richesses réelles et de l'Or.



L'idée d'enlever aux « créanciers » et aux détenteurs de monnaie le « privilège » que la baisse des prix leur conférerait, se conjugait ainsi avec la nécessité d'alléger la production du poids écrasant des capitaux d'emprunts essentiellement consacrés au perfectionnement technique, durant la phase de prospérité factice.

La dévaluation monétaire se présentait comme le « correctif » capable de rétablir l'équilibre entre le capital engagé dans la production et la valeur réalisée de cette production. L'économiste Strakosch, déjà cité, assurait d'ailleurs que « la justice sociale est à la base de la dévaluation, car la classe appelée à en supporter les plus lourdes charges sera plutôt privée d'un bénéfice « hors contrat » (!) que la baisse des prix lui avait procuré ». Comme quoi, l'humour anglais ne perd jamais ses droits !

Il est clair que l'antinomie « Déflation-Dévaluation » n'existe que dans l'imagination des démagogues socialistes; par contre, il s'agit de deux tentatives, qui se complètent, de rétablir le profit capitaliste.

L'énonciation de Blum « qu'à côté de l'antinomie organique le problème monétaire fait apparaître une dissociation pratique du capitalisme; que sous sa forme financière et bancaire, le capitalisme tient mordicus pour la stabilité monétaire; que sous sa forme industrielle et commerciale, il est de plus en plus nettement attiré vers une dévaluation » (1) ne résiste pas à une confrontation sérieuse avec la réalité. Et où Blum aperçoit-il une dissociation pratique du capitalisme ?

De même, c'est pure fantaisie que d'affirmer, comme le fait le « professeur » De Man qu'« inflation et dévaluation sont deux choses essentiellement différentes », car transposées sur le plan de l'antagonisme des classes, ce sont seulement deux méthodes différentes d'opérer un transfert de richesse au profit du Capital financier : à une dépréciation monétaire résultant d'émissions de papier non gagé, la bourgeoisie

(1) « Le Populaire », 28-9-1934.

substitue une autre dépréciation par réduction du contenu or de l'unité monétaire, sans l'accompagner d'un gonflement de la circulation monétaire.

Nous avons indiqué précédemment que l'inflation avait permis à la bourgeoisie allemande d'assainir son économie. L'objectif de la dévaluation était d'aboutir, mais dans une proportion plus restreinte, aux mêmes résultats.

La simultanéité qu'elle créait entre la hausse des prix et la dépréciation du capital fixe et du capital variable, rétablissait l'équilibre cherché entre coûts et prix, tout au moins pour une période dont la durée était fonction des modifications intervenant dans le rapport de forces des impérialismes rivaux.

Les origines de la dévaluation et l'ambiance dans laquelle elle germe indiquaient clairement qu'il ne s'agissait pas à vrai dire d'un problème monétaire; et l'exemple américain avait fourni la preuve que ce n'était pas l'existence d'immenses réserves d'or qui conditionnait le respect du statut monétaire, mais bien le climat économique et social.

Egalement en Angleterre, en 1931, le détachement de la Livre de l'or résulta bien des causes profondes que nous venons d'analyser, les retraits massifs de capitaux dont la contrepartie existait en créances à court terme bloquées en Europe Centrale (Allemagne et Autriche), n'avaient été que le déclic précipitant la rupture.

Aux Etats-Unis, la chute des prix de gros avait atteint une telle profondeur que le contraste entre prix de revient et prix du marché, entre les dettes des fermiers et leurs revenus était devenu intolérable et menaçait d'ébranler tout l'édifice social.

Il va sans dire que pas plus qu'elle ne surgissait d'une crise monétaire, la dévaluation ne pouvait être le produit de manœuvres spéculatives, celles-ci n'exprimant que les réactions superficielles des remous du tréfonds économique.

Comment se réalise cet équilibre interne et relatif, qui est l'objectif de la dévaluation ? C'est ce que révèle une analyse de son mécanisme, par sa décomposition en schémas successifs.

De leur confrontation peuvent se dégager

des résultats qui, sans acquérir une valeur absolue, dénoncent quand même la tendance, l'orientation générale imprimée au cycle productif.

Pour la simplicité et la clarté des calculs, nous convenons ce qui suit :

- le volume de la production reste constant;
- les prix considérés sont les prix de gros déterminant le profit industriel;
- avant la dévaluation, la force de travail est payée à sa valeur et le taux d'exploitation du travail est de 100 p.c.;
- les proportions fixées à la composition

I. — CYCLE PRODUCTIF AVANT LA CHUTE DES PRIX

(en valeurs or)

Prix marchand-valeur

Capital constant			Plus-value	Valeur du produit	Prix du marché	Capital engagé	Masse du profit	Taux du profit
Capital fixe	Capital circul.	Capital variable						
500	300	200	200	1,200	1,200	1,000	200	20 p.c.

Si nous supposons une baisse des prix de 50 p.c. (correspondant à peu près à la baisse mondiale en 1934) ce schéma devient, en admettant que les salaires aient subi une baisse proportionnelle :

II. — CYCLE PRODUCTIF APRES LA CHUTE DES PRIX

(en valeurs or)

Capital constant			Plus-value	Valeur du produit	Prix du marché	Capital engagé	Masse du profit	Taux du profit
Capital fixe	Capital circul.	Capital variable						
500	150	100	100	850	600	750	150	perte 20 p.c. (perte) du cap. engagé

On remarquera par ce deuxième schéma que la plus-value, bien qu'elle ait été réellement produite au cours du cycle, bien qu'il y ait eu effectivement exploitation de l'ouvrier à 100 p.c., n'a, non seulement, pu être réalisée sur le marché, mais qu'en outre, le Capital engagé a été amputé de 20 p.c.

Dans ces conditions, le procès de travail ne peut être renouvelé que sur une base diminuée; même une main-d'œuvre entièrement gratuite ne suffirait pas à l'amortissement total de la perte. On voit que si la valeur du capital fixe avait pu être ramenée au niveau des prix, la production se serait réalisée avec le profit primitif, puisque tous les éléments de la production au-

raient été réduits de 50 p.c.

Admettons maintenant que l'unité monétaire soit dévaluée de 33 p.c., ce qui correspond à une dépréciation réelle de la nouvelle unité de 50 p.c.. Nous supposons aussi une hausse d'adaptation des prix de gros et un volume de production invariable. Le capital circulant (matières de provenance étrangère) est racheté avec une hausse de 50 p.c.

Le capital variable ne hausse pas momentanément mais la valeur totale du travail (en papier) augmente évidemment de 50 p.c., ce qui porte le taux d'exploitation à 200 p.c.

Nous obtenons :

III. — CYCLE PRODUCTIF APRES LA DEVALUATION

(en valeurs papier)

Capital constant			Plus-value	Valeur du produit	Prix du marché	Capital engagé	Masse du profit	Taux du profit
Capital fixe	Capital circul.	Capital variable						
500	225	100	200	1,025	900	825	75	9 p.c.